

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Isabelle Gaudet-Labine, Paul Bélanger, Hélène Harbec, Maxime Catellier

Hugues Corriveau

Numéro 123, automne 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36538ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (2006). Compte rendu de [Isabelle Gaudet-Labine, Paul Bélanger, Hélène Harbec, Maxime Catellier]. *Lettres québécoises*, (123), 37–39.

☆☆☆ 1/2

Isabelle Gaudet-Labine, *Des ombres en formes d'oiseaux*, Montréal, le Noroît, coll. « Initiale », 2005, 110 p., 15,95 \$.

À vol d'oiseau au-dessus de la vie

Savoir comment dire le désir.

D'une clarté sans faille, ce premier recueil d'Isabelle Gaudet-Labine parle avec une justesse de ton remarquable d'un amour fragilisé et perdu (« Étreinte »), de ce qui en découle (« Secousses »), de ce qui en reste (« Friche ») et de ce qui résiste (« Un losange dans le ciel »).

TROUVER SA VOIX

Cela pourrait paraître à la limite du convenu si n'était là la poésie, celle qui transcendera toujours le moindre sujet dès lors qu'elle se fait source d'une parole essentielle. Et c'est bien cela qui se passe ici, à savoir l'avènement d'une poète à la voix mesurée qui sait trouver en elle le moyen de renouveler ce qui mille fois a pu être dit.

« PROJET DE PAUMES »

Deux êtres s'aiment. Peut-on dire plus simplement les choses? L'être aimé est là, dans le corps à corps amoureux, au moment où les « mains forment des mots/ comme elles tracent le pourtour/ des songes » (« Étreinte », p. 19), où la « joue effleure/ [le] cœur pépite de papier/ et de braise » (« *Ibid.* », p. 28), palpite et tremble, alors que « ce soir [elle n'a] pas le mot d'entrée pour dire [s]on amour » (« *Ibid.* », p. 34). Puis, comme la fatalité ancienne des oracles, « du blanc / surgissent deux oiseaux/ puis cent » (« *Ibid.* », p. 45). L'aimée est disparue dans le vol, et les ailes emportent ce qui aurait bien pu être fatal.

SE RESCAPER

Mais la poète s'entête dans ses mots malgré son désarroi, dans ce projet qui est le sien de « ne pas interrompre/ la survie » (« Secousses », p. 53). Lui vient alors sous les doigts ce très beau poème :

*je gratte la terre
jusqu'à la perle où tout doit briller
j'ai l'âme au sol
les os aux cbiens*
(« *Ibid.* », p. 56)

Cette prise de conscience mène les mots jusqu'au bord du gouffre, alors que « dans l'air/ une crevasse/ soudain trop lourde/ une pierre tombe/ un sanglot » (« *Ibid.* », p. 63). Peut-être est-ce là aussi la rigueur de ce recueil de ne pas s'apitoyer, de n'être ni vainqueur ni rancunier, tout simplement de mettre en mots une situation qui donne



le vertige, qui risque de nous obscurcir la vue, voilée par ces *Ombres en formes d'oiseaux*, comme le dit le si beau titre du recueil.



« IL FAIT SALE »

Dorénavant seule, la poète résiste, puisque « l'oiseau ne bouge pas/ l'oiseau ne crie pas // il émerge de l'histoire// ses yeux de côté réconcili[a]nt// avenir et passé » (« Un losange dans le ciel », p. 92). S'il est vrai que « parfois le monde/ se sépare de nous » (« *Ibid.* », p. 96), il n'en reste pas moins que l'inéluctable s'impose : « à partir de ce qui se termine/ fabriquer une autre partie/ de soi » (« *Ibid.* », p. 97). Ainsi, le tour de l'amour ardent puis achevé a donné une voix forte à une nouvelle poète qu'il me tarde de lire encore.

☆☆☆☆

Paul Bélanger, *Origine des méridiens*, Montréal, Éditions du Noroît, 2005, 96 p., 18,95 \$.

Pistes multiples

Voyager en pays de l'autre et de soi.

Suivre Paul Bélanger dans sa quête de l'*Origine des méridiens*, c'est accéder à une parole qui jouit littéralement des mots, des formes du poème, de la texture des syllabes et des sons. Assez difficile d'accès, ce livre est pourtant porteur d'un sens qui emporte l'adhésion, qui inscrit une passion constante devant l'atteinte de l'autre, l'accomplissement de soi.

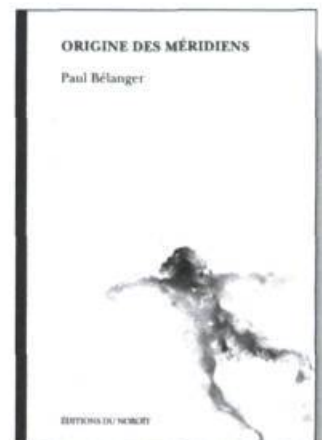
CHEMIN DE TRAVERSE

Cette quête s'inscrit tout du long dans une perspective du multiple, de l'éclatement, puisque le poète jamais ne renonce à dévier de sa route, à aller là où l'appellent les élans et les émois :

*Je cherche un poème, penses-tu
un fait de pensée qui se trouve noué
au monde, en une vision
encore indistincte; l'interlocuteur
acquiesce d'un signe de tête*

*— une pensée ne vient pas seule
elle cherche des lèvres
des livres épris de chemins
constamment repris par les consonnes
mélancoliques laissées à leur oubli
à l'heure cardinale de ton cri
— cbant
qui s'entame*

*et sans une larme
le sang coule.* (p. 24)



Il essaie de s'épanouir dans la ferveur de sa recherche autant amoureuse que poétique : « Le poète a parlé, qui n'a pas attendu / que le silence le rende fou / à sa vie perdue. » (p. 66) Car il y a perte et désir, absence et conquête, dans ces longs poèmes morcelés, pleins de questions et de cassures, puisqu'« un poème n'est-il pas / cela même que l'amour conçoit? » (p. 67) Or, d'amour calme, point question ici, puisque le poète se sait face à « l'odeur tellement humaine de la mort » (p. 11) ; « et néanmoins // chaque grain de vie / devient plus fraternel » (p. 29) à force de forer le sens, d'aller au-devant de ce qui fait un être engagé dans le sens de sa destinée.



PAUL BÉLANGER

DÉSIR PORTÉ

Ainsi, comment rendre plus lisse ce qui se dit à travers cette anxiété (dirait-on), car le poète « voudrai[t-il] la chose plus simple / le poème s'effiloche sans fin / et s'abîmerait contre la froide / ironie du silence » (p. 46) ? Impossible hypothèse quand l'auteur fait acte de foi dans la parole qui l'occupe : « Poème / ton regard embrasse plus large, / libre, enfin, de toute contingence. » (p. 48)

Chez Paul Bélanger, on retrouve cette vocation absolue, ce mélange d'admiration infinie pour la langue et ce doute toujours sous-jacent d'en savoir la portée exacte. Cette poésie touche à tous les possibles, hauteur atteinte comme terre abîmée. Sa recherche tend, avec parfois des accents mironniens, à une conquête territoriale globale, rappelant les origines du vivant, touchant à la nomination des terres habitables, voyant les couleurs et les sons survivre à l'angoisse : « Jour très pur, ciel mat / cercle blanc autour du soleil / — telle serait l'image du livre. » (p. 58) Alors, en une dernière strophe vive, d'une grande beauté, Paul Bélanger de résumer sa démarche :

*J'étrene le dernier mot de la terre
la parole semeuse de lumière
— trou dans la voûte des heures
qu'une volonté assortie de son rythme
fait voler dans l'air, pour quelque livre
encore diffus, qui viendrait à son temps
léger, léger comme le déferlement sourd
qui court les jours de pluie, l'étreinte
des hivers sans fin qu'une main tisse
en ombre sur la peau de l'amant
et qui console peu, peut-être
d'un effondrement futur. (p. 91)*



Hélène Harbec, *Le tracteur céleste*,
Moncton, Perce-Neige, coll. « poésie », 2005, 112 p., 16,95 \$.

Du quotidien jusqu'au poème

Vilain titre.

Les goûts, n'est-ce pas... mais le titre choisi par Hélène Harbec pour son recueil, ce *Tracteur céleste*, laisse un peu pantois, d'autant plus que les titres des première et troisième parties de son recueil eussent pu lui permettre de choisir mieux, à savoir « Les chambres de l'œil » ou « Poèmes tenaces ». Il est donc un peu malheureux de desservir à ce point un livre qu'on a eu la passion d'écrire. Tout comme, il me semble, l'auteure sait mal répartir ses textes, quand beaucoup ne sont que la transcription de petits faits quotidiens, alors que d'autres atteignent à une organisation des images poétiques plus achevée. Peut-être faudrait-il repenser la chose en ce sens, et présenter les textes plus concrets en un seul bloc pour les imposer, pour en accentuer la relative audace ? Madame Harbec, mélangeant tout, exige de ses lecteurs quelque chose de bien inutile, en leur demandant de passer ainsi d'un ton à l'autre sans nécessité, brisant une certaine continuité confidentielle qui aurait pu éclairer deux moments, deux manières.

INTIMITÉ AU PLUS PRÈS

Une des manières de la poète consiste à rester au plus près du réel, le faisant dérapier très légèrement :

*Il n'y a que les vraies choses
qui se froissent dis-tu
l'âme*

*les souvenirs
et le coton*

*Et tu repasses
et tu repasses (« Froissement », p. 22)*

Je ne suis pas certain d'aimer cela. Cette fausse naïveté peut mener à toutes les naïseries : « Morceau délicat / au-dessus du croupion / d'une volaille / je mange tout debout / au comptoir » (« Sot-l'y-laisse », p. 31) ; ou à toutes les mièvreries :



*Par mégarde
j'ai aspiré un petit caillou
en forme de cœur
posé là
sur le rebord de la fenêtre
j'ai perforé le sac pour le retrouver
mais le courage m'a manqué
à fouiller ainsi
l'enchevêtrement de cheveux
de poils de chien et de poussière
alors j'ai vu
que j'avais de la peine
(« Aspirateur », p. 38)*

C'est cela justement qui donne un ton si particulier à la poésie d'Hélène Harbec, ce référentiel qui ne se veut aucunement distancié, comme lorsqu'elle nous confie : « À la Saint-Valentin 2002 / tu m'as donné / le Multidictionnaire de la langue française / et une boîte de cœurs / fourrés aux pralines / du chocolatier Duc d'O » (p. 72). Ce n'est pas nouveau, beaucoup d'autres avant elle se sont essayés à imposer ce regard immédiat, alors on voit mal pourquoi elle y revient avec autant d'insistance.

DES ÉCLATS POURTANT

Une chance qu'il y a plus que ces confidences à la petite semaine dans ce recueil. Elle cherche parfois à dépasser les limites mêmes dans lesquelles elle semble

vouloir se contraindre. Aussi est-on heureux de savoir que « l'arbre de [sa] phrase / se tient droit / dans un paysage d'hiver / de fin de journée » (« Sans lait », p. 70), de suivre « agglutinés / les voyageurs [qui] poursuivent leur coma / les yeux ouverts » (« Tiges brunes », p. 54), de regarder ces « souliers renversés sur le côté / [qui] cachent des oiseaux ivres » (« Oiseaux ivres », p. 39). Voici donc un recueil qui me laisse perplexe, car je ne sais si ce trop-plein de naïveté est une pose d'auteur un peu en manque de transcendance ou s'il s'agit, au contraire, d'une volonté obstinée de donner le présent pour ce qu'il est et pour ce qu'il aurait de force poétique en soi. Mais tout cela reste bien fragile, bien peu renouvelant.

☆☆ 1/2

Maxime Catellier, *Après le déluge*, Montréal, Poètes de Brousse, 2005, 86 p., 15 \$.

Entre classicisme et automatisme

Curieuse hésitation.

Ce premier recueil de Maxime Catellier, s'il révèle indiscutablement un talent poétique, n'en traduit pas moins une hésitation dans la voix, alors que nous y sont proposées quatre parties fort distinctes (la première ne comportant qu'un seul poème), dont une magnifique dernière intitulée « Saint-Rouge » sur laquelle je reviendrai. Mais on ne peut s'empêcher de se demander la raison pour laquelle ce jeune poète nous offre dans « Ras de gouttière » des textes d'une grande complexité (faut-il vraiment y chercher quelque unité de propos?) en des quintils constitués de vers qui, hésitant au début, deviennent par la suite octosyllabiques :

*passons la rime au rouge au vert
matière et cible de nuit blanche
chercher le piège et démourer
dans la couleur un nerf occulte
trabison pure jusqu'au manège*
(p. 19)

Plus débridée, la seconde partie, « La phrase en clé », recèle quelques éclats qui étonnent : « on dit territoire lentement comme si des idées tenaient le mot socle » (p. 29). Mais, là encore, la tentation est vive de recourir aux lourdingues façons anciennes, comme ces deux alexandrins (qui ne sont pas les seuls) : « mes genoux infectés par le trait cru des langues / des monarques sans vie les couteaux de l'attente » (p. 34). Je l'avoue, je suis devant cela infiniment perplexe. Comme devant ces glissements :

*vos filles dorment-elles
elles rêvent dans le vide
et les garçons fusibles
éteints corps fossiles*



*au fond des armoires
où le miroir plie* (p. 38)

On a beau apprendre en quatrième de couverture que l'auteur prépare un mémoire sur le surréalisme d'André Breton, on se demande si le « miroir » ici ne dessert pas plutôt l'auteur lui-même.

POUR UN POÈTE MORT

Mais par chance, comme je le disais plus tôt, nous arrive « Saint-Rouge », partie écrite les 15 et 16 octobre 2004, en une fulgurance tangible, pour rendre hommage au poète Louis Geoffroy, mort à l'âge de trente ans en 1977. Dans ces poèmes constitués de huitains, un rythme soutenu, un souffle et un propos qui jamais ne se relâchent. La ferveur et l'admiration de l'auteur pour son prédécesseur y sont palpables :

*Louis entends-tu toujours ce saxophone
couler dans les désastres comme un poing
fermé un totem d'avant l'histoire l'instinct
de vie tandis que tu rampes à pleurer* (p. 59)

Et le lyrisme éclaté de Catellier prend des accents intenses et vrais, « pendant que les vipères glissent entre / les pages magnifiques où tu trembles / où la terre tremble à tes pieds de rage » (p. 62), écrit-il, touché. Ainsi, l'hommage porte, signalant ce poète qui « écrivai[t] avec cette nonchalance d'écrire un vers » (p. 73). Et c'est avec la conviction de lire aussi un poète sincère que nous refermons le livre.



MAXIME CATELLIER

Aux Éditions TROIS

Andrée Dahan

18.00\$

Chants de la terre morte
poèmes
Andrée Dahan

André Brochu

18.00\$

élégies de lumière
poèmes
André Brochu

élégies de lumière
poèmes
André Brochu

Ljubica Miličević

12.00\$

Marina et Marina
roman jeunesse
Ljubica Miličević

Les Éditions TROIS

4882 Cherrier, Laval (Québec) H7T 2Y9 450.978.0899 Courriel: ed3ama@videotron.ca